
Avant-propos

Cette histoire commence par un escalier : celui qu'enfant je grimpais pour aller voir Bà, la grand-mère vietnamienne, ma voisine. Les marches étaient hautes, le couloir sombre, et la porte s'ouvrait sur une femme qui ne comprenait pas ma langue. Mais il y avait des yeux grand ouverts pour observer, des sourires en guise de complicité. Ses friandises me régalaient, ses dents noires laquées m'intriguaient, tout autant que la musicalité de ses paroles, les senteurs de sa cuisine, la décoration de son appartement. Ses vêtements aussi, sa longue natte. Ses nombreux petits-enfants, partenaires de jeux, m'ont donné au fil des années à voir le Viêt Nam qu'ils s'étaient reconstitués dans l'exil, près de Saint-Étienne. Le Viêt Nam n'a jamais vraiment constitué pour moi un terrain étranger, à l'altérité radicale. Il s'agit plutôt d'un pays imaginé de longue date, ce qui l'a rendu particulièrement rassurant, lorsque j'ai décidé de travailler sur la mondialisation touristique pour mon doctorat de géographie.

C'est ici que débute ma recherche, opération qu'Edward Saïd résume à un prélèvement dans une grande masse de matière, que l'auteur se représente comme un point de départ¹. À partir de celui-ci, il trace un cercle pour savoir ce qui fait ou non partie de son sujet. Cette opération est tout aussi facile à décrire que difficile à réaliser, pour deux raisons principales et intrinsèquement liées : la localisation de l'auteur dans ce cercle et le terrain qu'il pratique à l'intérieur de celui-ci. Ainsi, le cercle que j'ai tracé sur mon terrain

1 Edward Saïd, *L'orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2004 (rééd.), p. 29.

ne remonte pas exactement à 2005, même si c'est bien cette année-là que ma recherche s'institutionnalise. La bourse Vent d'Est allouée par le ministère français des Affaires étrangères, dans le cadre du programme Lavoisier, m'a permis de vivre à Hà Nội jusqu'en 2007, d'y apprendre la langue, de faire du terrain, et chemin faisant, de commencer un long et patient travail d'objectivation vis-à-vis de ce Viêt Nam désiré depuis l'enfance.

Toute recherche s'inscrit dans une triple dimension : personnelle, militante et intellectuelle. Voilà la première dimension dévoilée. Celle militante est facile à deviner : en choisissant délibérément de me placer aux côtés de populations trop vite assimilées à une pauvreté disqualifiante – comme si le tourisme des pauvres était un pauvre tourisme² – j'ai plutôt voulu interroger les compétences et tactiques³ qu'elles déploient pour construire leurs mobilités touristiques, en tentant de s'approprier voire de s'émanciper de cadres établis, qu'ils soient familiaux, communautaires, étatiques, hérités de l'époque coloniale, instaurés par le socialisme ou véhiculés par l'économie de marché. Ne pouvant être réduits ni à des consommateurs passifs ni à un peuple soumis, il m'a semblé essentiel de me demander dans quelles mesures les touristes vietnamiens que j'ai étudiés arrivent à prendre appui sur ces cadres, à s'en emparer, pour leur donner un sens propre, constitutif de leur culture. Qu'on la nomme « culture subalterne »⁴ ou « culture du pauvre »⁵, voire même qu'on lui refuse le statut de culture, il s'agit bien à chaque fois d'un parti-pris militant.

Je l'ai repris à mon compte pour orienter vers le bas ce travail sur la mondialisation du tourisme, sans péjoration aucune. En effet, si l'on part du principe que le tourisme est une activité datée dans le temps comme située dans l'espace, alors ses caractères d'universalité doivent être interrogés, à la lumière de sa spectaculaire croissance à l'échelle du globe en à peine un siècle et demi. Les statistiques montrant des flux touristiques toujours plus importants renseignent peut-être sur l'ampleur du phénomène, mais elles ne permettent pas d'ouvrir la boîte noire des arts de faire : comment devenons-nous touriste ? Si cette mobilité est née au sein d'une élite européenne, s'enrichissant grâce au capitalisme industriel, ce contexte d'apparition ne doit pour autant pas devenir exclusif. Sans sombrer dans le mirage du « tous touristes », force est de constater que cette mobilité est pratiquée par des

- 2 Je remercie Sylvain Pattieu pour cette heureuse formule. Voir Sylvain Pattieu, *Tourisme et travail : de l'éducation populaire au secteur marchand (1945-1985)*, Paris, Presses de la Sciences Po, 2009.
- 3 Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire et 2. Habiter, cuisiner*, Paris, Union générale d'éditions, 1980. Seront ici utilisées les rééditions chez Folio de 1990 et 1994.
- 4 Antoine Gramsci, *Carnets de prison*, Paris, Gallimard, 1978.
- 5 Richard Hoggart, *La culture du pauvre*, Paris, Éditions de Minuit, 1970.

classes sociales variées, tolérée par des régimes politiques différents et en des points multiples du globe. Comment expliquer de telles circulations ?

Pour répondre à cette question, l'Asie-Pacifique apparaît comme une région doublement intéressante. D'abord, elle se distingue des foyers européens et nord-américains, où le tourisme est né et à partir desquels il s'est ensuite articulé à d'autres mobilités. En cela, elle constitue un excellent terrain à partir duquel peuvent être étoffés des débats théoriques sur l'authenticité, l'identité, la modernité, l'esthétique paysagère ou encore la libération du corps que le tourisme participe à construire. Ensuite, l'Asie-Pacifique est aujourd'hui une des zones les plus dynamiques du globe, non seulement grâce au tourisme international, mais aussi et surtout régional et domestique (voir chapitre 1). Elle est devenue sans conteste un centre touristique d'envergure mondiale, où des populations de plus en plus nombreuses font actuellement l'expérience du tourisme.

Face à un continent aux dimensions irréductibles pour mener à bien un tel projet, travailler à l'échelle d'un pays est apparu plus pertinent pour deux raisons. D'une part, le cadre d'apprentissage premier du tourisme y est national, comme si l'on apprenait d'abord à faire du tourisme chez soi avant d'en faire chez les autres. C'est ce qui explique la supériorité des chiffres du tourisme domestique sur celui international dans bon nombre de ces États⁶. Cherchant à suivre ces touristes lors de leurs déplacements, je me suis donc retrouvée à arpenter leur pays. D'autre part, vouloir comprendre comment nous devenons touristes implique d'embrasser toutes les manières de voyager. De ce fait, mener une monographie à l'échelle locale ou régionale devient impossible : rares sont les touristes qui se sont construits comme tels en des espaces aussi circonscrits. Loin d'avoir comme but la comparaison, cette géographie en mouvement, multi-située⁷, a permis de suivre et de contextualiser ces touristes dans un continuum mobilitaire⁸, au cours duquel ils réinvestissent tactiques et compétences.

6 Christine Cabasset, Emmanuelle Peyvel, Isabelle Sacareau et Benjamin Taunay, « De la visibilité à la lisibilité : le tourisme domestique en Asie. Quelques réflexions à partir des cas chinois, indiens, indonésiens et vietnamiens », *Espace, Populations, Sociétés*, n° 2-3, 2010, p. 221-235.

7 George E. Marcus, « Ethnography in/of the world system : the emergence of multi-situed Ethnography », *Annual Review of Anthropology*, vol. 24, 1995, p. 95-117 ; Louisa Schein, « Mapping among media in diasporic space », *MediaWorlds : Anthropology on New Terrains*, F. Ginsburg éd., Berkeley, University of California Press, 2002, p. 229-244.

8 Sur l'idée de continuum mobilitaire, voir notamment : Tim Cresswell, « Toward a politics of mobility », *Environment and Planning*, n° 28, 2010, p. 17-31 ; Ola Soderström et Laurence Crot, « The mobile constitution of society : rethinking the mobility society nexus », Maison d'analyse des processus sociaux, *Working paper*, n° 7, 2010 ; John Urry et Mimi Sheller, « The new mobilities paradigm », *Environment and Planning*, n° 38, 2006, p. 207-226 ; Wilbur Zelinsky, « The hypothesis of mobility transition », *The Geographical Review*, vol. 61, n° 2, 1971, p. 219-250.

En tant que pays enregistrant un tourisme domestique significatif depuis plus de vingt-cinq ans maintenant, et présentant des caractéristiques heuristiques par rapport aux foyers historiques de la mondialisation touristique, étant socialiste et sinisé, le Viêt Nam s'est avéré particulièrement pertinent dans cette perspective. Une raison linguistique a également présidé à ce choix, le Viêt Nam utilisant – héritage de la colonisation – l'alphabet romain, si bien que l'apprentissage de sa langue pouvait être raisonnablement envisagé lorsque je m'engageai dans ce doctorat.

Dans ce cadre, travail de terrain et apprentissage de la langue ont été menés de front de 2005 à 2007, ces deux tâches étant pensées en cohérence pour comprendre non seulement les implications spatiales de ces mobilités – ses échelles, fréquences, cheminements, réseaux et territoires – mais aussi les significations qui lui sont données en tant qu'expériences tentées dans le hors-quotidien. Depuis Hà Nội, où j'ai appris le vietnamien à l'école polytechnique, j'ai engagé de multiples observations : d'abord à proximité (temple de la littérature, quartier des 36 rues et lac Hoàn Kiếm, citadelle, ancienne concession française, musées, lac de l'Ouest, pagodes...) puis dans la région (baie de Hạ Long et Ninh Bình à deux reprises, Ba Bể, Thanh Hóa et pagode des parfums pour le *Tết* 2006). Au printemps, plus assurée, je suis partie dans le Centre (Huế, Đà Nẵng, Hội An et Mỹ Sơn en avril) puis au Sud (Hồ Chí Minh Ville et son delta – Vĩnh Long, Sa Đéc, Cần Thơ, Vũng Tàu – Củ Chi, Đà Lạt et Nha Trang en mai). Disposant alors d'une première vue d'ensemble, j'ai approfondi certains terrains, à la faveur de temps forts : Huế lors de son festival en juin, le littoral à l'occasion des vacances estivales à Đồ Sơn, en baie de Hạ Long et à Phú Quốc. Le retour en septembre à Hà Nội a permis une première digestion, tout en continuant à investir les environs proches (villages de métiers, Hòa Bình, croisière sur le fleuve Rouge, Hòa Lạc). Après une première incursion à Sa Pa en août 2006, je me suis, par la suite, davantage dirigée vers les montagnes : Tam Đảo et Điện Biên Phủ en octobre 2006, de nouveau Sa Pa en février 2007, les plateaux du Centre en mars 2007 (Buôn Ma Thuột, Kon Tum et Pleiku), après un court séjour à Hội An au moment du *Tết*. Ces missions étaient entrecoupées d'entretiens menés à Hà Nội auprès de professionnels du tourisme, privés comme publics, tâche poursuivie à Hồ Chí Minh Ville en avril 2007. Mai et juin ont permis de terminer le travail de terrain à Hà Nội (mausolée Hồ Chí Minh, musée des femmes), avant d'effectuer une dernière mission dans le Sud en juillet (Hồ Chí Minh Ville, Vũng Tàu, Côn Đảo, Mũi Né et Nha Trang) puis au Centre (Đà Lạt en août ; Huế, la DMZ, Đà Nẵng et Bà Nà en septembre). Pour finir, intercalées entre ces deux missions, des observations ont été menées en août sur le littoral nord, à Đồ Sơn et Sầm Sơn.

En deux ans de vie au Viêt Nam, j'ai petit à petit gagné la place de *Tây mồm tôm*⁹, ni dans l'extériorité conduisant « à tailler trop large et à traduire trop peu »¹⁰, ni dans une intériorité raisonnablement inatteignable pour la jeune blanche que je suis. Les techniques progressivement éprouvées sur place témoignent de cette intégration conduite pas à pas : en premier lieu voir, par des observations flottantes de plus en plus impliquées et participantes, puis interagir, par des conversations informelles et des entretiens semi-directifs, enfin partager l'intimité de personnes avec lesquelles la confiance est la plus forte, grâce à des entretiens biographiques et des récits de vie. Au total, une centaine d'entretiens semi-directifs avec des touristes ont été menés individuellement ou collectivement sur les sites touristiques énumérés précédemment, et une soixantaine avec des professionnels, majoritairement sur leur lieu de travail pour faciliter la collecte de documents. À ce corpus, s'ajoutent neuf entretiens biographiques, réalisés pendant plusieurs heures, le plus souvent au domicile des enquêtés à Hà Nội, afin qu'ils reviennent sur leurs expériences touristiques dans le cadre de leur quotidien, ce qui leur permettait d'associer à la parole photographies et souvenirs. Deux récits de vie¹¹, menés sur plus d'un an et demi en de multiples lieux (domicile, travail, cafés, sites touristiques...) ont permis de mieux comprendre l'articulation entre pratiques, discours et affects lors de temps forts (discussions formelles, observations en contexte touristique...) et de temps faibles (en captant des conversations avec des tierces personnes, en recueillant des confidences spontanées...). Appareil photo, carnets de terrain puis ordinateur sont devenus les béquilles pour conserver et analyser paroles et images, tandis que magnétophone et questionnaires à choix multiples ont été finalement écartés, dans un pays où ils résonnent encore trop avec la surveillance.

Patiemment, le traitement de ces observations *in situ* et de ces matériaux biographiques primaires¹² a permis de remettre en ordre l'apprentissage de

9 Littéralement « Occidentaux mangeant de la pâte de crevettes macérées », souvent peu appréciée par ces derniers du fait de sa forte odeur. Ce terme désigne les étrangers considérés comme bien intégrés au Viêt Nam, notamment parce qu'ils en parlent la langue et qu'ils en mangent toute la cuisine.

10 Romain Bertrand, *L'histoire à parts égales*, Paris, Seuil, 2011, p. 21.

11 Les récits de vie sont ici entendus au sens de biographies réalisées par une tierce personne (à la différence de l'autobiographie) se limitant à ses dires, sans recours à d'autres sources extérieures (à l'inverse d'une histoire de vie ou *life story*). Voir Paul Grell, « Une méthodologie pour dépasser les réalités partielles », *Les récits de vie, théorie, méthode et trajectoires types*, D. Desmarais et P. Grell éd., Montréal, Groupe d'analyse des politiques sociales, 1986, p. 162.

12 Les matériaux biographiques primaires sont ceux recueillis par le chercheur dans le cadre d'une interaction directe, à la différence des secondaires, collectés par exemple dans la presse ou des correspondances. Voir Ferrarotti Franco, *Histoire et Histoires de vie : la méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris, Librairie des Méridiens, 1983, p. 89.

compétences mobilitaires et de leurs usages tactiques à des fins récréatives, en partant du principe que ces segments de vie consacrés à la récréation, même s'ils sont chronologiquement discontinus, n'en présentent pas moins une cohérence : celle de vies de touristes. Non que les enquêtés soient des touristes à plein temps, mais ces moments où ils l'ont été sont constitutifs de leur vie, celle-ci ne pouvant être résumée au quotidien et au travail. En cela, les entretiens biographiques et les récits de vie ont été conçus comme des outils permettant non seulement d'obtenir des renseignements factuels, mais aussi et surtout de comprendre la cohérence interne des argumentations : Quel sens les enquêtés donnent-ils à ces expériences en contexte mais aussi de retour chez eux, là où elles sont digérées, valorisées puis repréparées à nouveau ? Qu'apprennent-ils pour devenir touristes ? Qu'apprennent-ils de si intéressant pour multiplier ces expériences ?

Vouloir mettre des mots sur des pratiques, des lieux et des imaginaires sans discours parce que largement ignorés, constitue ainsi ce qui a guidé ma main lorsqu'il fallut tracer le cercle de ma recherche. Mais c'est aussi ce qui fait sa quadrature : alors que je ne suis pas vietnamienne, je relaie leurs paroles¹³. Le discours qui est ici construit demeure malgré tout dans l'extériorité. Les interprètes auxquelles j'ai eu recours pour plus de prudence et d'aisance, sont des signes parmi d'autres de cette extériorité négociée. Cette tentative imparfaite de bilinguisme a surtout servi à ne pas imposer une autre langue que le vietnamien aux enquêtés : ce n'était pas à eux de se faire comprendre, mais à moi, au besoin en payant une interprète¹⁴. Plus que de simples techniciennes, celles-ci m'ont aidée à écouter plus qu'à entendre, en particulier les propos implicites, elliptiques et ironiques, à observer plutôt qu'à regarder, en les suivant et non en imposant mon itinéraire. En outre, il ne me semble pas avoir parlé à la place des Vietnamiens, non seulement parce qu'eux-mêmes s'étudient très peu (voir état de l'art de l'introduction), mais aussi parce que je me suis efforcée de travailler pour et avec eux – touristes, universitaires, experts, professionnels du secteur et personnels de l'administration du tourisme –, en leur restituant par exemple les résultats de mon travail. Qu'il me soit d'ailleurs ici permis de les remercier, au moins collectivement, à défaut d'avoir les pages pour le faire individuellement.

13 Chakravorty Gayatri Spivak, « Can the subaltern speak ? », *Marxism and the Interpretation of Culture*, N. Cary et L. Grossberg éd., Chicago, University of Illinois Press, 1988, p. 271-313.

14 J'insiste sur les termes « payant » et « une » : le salaire a permis la reconnaissance de compétences comme la stricte délimitation de leurs utilisations, fixant durée et lieu de travail. Il a été pensé comme outil d'un cadre d'échanges le plus symétrique possible. À une exception près, j'ai toujours travaillé avec des femmes, afin de minimiser les rapports de séduction et de domination.

Afin de contextualiser ces pratiques et paroles, précaution méthodologique nécessaire pour ne pas surestimer les individualités des enquêtés, des corpus ont été parallèlement constitués afin d'appréhender d'une part le rôle de l'État (archives, documents officiels d'aménagement, lois et annuaires statistiques) d'autre part celui de la mondialisation touristique (littérature grise de l'OMT, de la Banque mondiale et de l'UNESCO, documents émanant de réceptifs internationaux, guides touristiques) dans le développement du tourisme domestique au Viêt Nam. Travaillés et compris comme ne faisant sens qu'ensemble, ces matériaux permettent de comprendre le système de contextes dans lesquels se meuvent les touristes vietnamiens, non pas en confrontant haut et bas, comme si tout n'était qu'opposition et subversion dans un pays socialiste trop vite qualifié de pauvre, mais en dépliant toute la complexité tactique avec laquelle ils évoluent dans un cadre certes normé et contraignant, mais aussi propice aux opportunités.

Voilà explicité le tracé du cercle. Je vous invite maintenant à y entrer.

